CAIRN.INFO

LA SOUFFRANCE N’EST PAS LA DOULEUR

Paul Ricœur
in Claire Marin *et al., Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricoeur*

Presses Universitaires de France | « Questions de soin »

2013 | pages 13 à 34

ISBN 9782130607229

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

https://www.cairn.info/souffrance-et-douleur-autour-de-paul-ricoeur---page-13.htm

---

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.
© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

La souffrance n'est pas la douleur

Paul Ricœur[1]

Permettez-moi, avant toute chose, de remercier votre Président, Jean-Jacques Kress, pour son invitation à partager avec lui cette matinée de discussion. Ma contribution diffère de la sienne en ce qu'elle ne prend pas appui sur l'expérience clinique et donc sur la nosographie des troubles mentaux, mais n'a recours qu'à l'expérience humaine la plus commune et la plus universelle du souffrir. En outre, ma contribution n'a pas non plus pour finalité d'orienter l'acte thérapeutique, mais seulement d'éclairer la *compréhension* que nous avons de l'humain, en tant qu'être capable de subir, d'endurer la souffrance. Ma présupposition est que la clinique et la phénoménologie se recroisent dans la sémiologie, dans l'intelligence des signes du souffrir. La première instruit la seconde par sa compétence,

1. © Comité éditorial du Fonds Ricœur.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

la seconde instruit la première par la compréhension du souffrir qui paraît sous-jacente à la relation thérapeutique elle-même. Sans doute discuterons-nous tout à l'heure de cette instruction mutuelle et croisée.

Je vais directement aux difficultés du sujet. Je passerai très vite sur la première. Elle concerne la frontière entre douleur et souffrance ; l'homme de la clinique a ses repères, à savoir le lien entre les troubles mentaux et la psyché, tenue pour le « lieu » de ces troubles ; mais que veulent dire « lieu », topique, instance, etc., et que veut dire psyché ? C'est à des signes, donc à la sémiologie, que psychiatrie et phénoménologie s'adressent d'un commun accord pour justifier leur emploi distinct des termes douleur et souffrance ; on s'accordera donc pour réserver le terme douleur à des affects ressentis comme localisés dans des organes particuliers du corps ou dans le corps tout entier, et le terme souffrance à des affects ouverts sur la réflexivité, le langage, le rapport à soi, le rapport à autrui, le rapport au sens, au questionnement - toutes choses que nous allons considérer dans un instant. Mais la douleur pure, purement physique, reste un cas limite, comme l'est peut-être la souffrance supposée purement psychique, laquelle va rarement sans quelque degré de somatisation. Ce chevauchement

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

explique les hésitations du langage ordinaire : nous parlons de douleur à l'occasion de la perte d'un ami, mais nous déclarons souffrir d'un mal de dents. C'est donc comme idéal-type que nous distinguons la douleur et la souffrance sur la base des deux sémiologies qu'on vient de dire.

La seconde difficulté est plus sérieuse : si l'on n'a pas pour guide les repères nosographiques de la clinique, comment ne pas se perdre dans la litanie interminable des maux, dans le mauvais infini de la déploration ? Pour faire face à cet embarras méthodologique, je propose de répartir les phénomènes du souffrir, les signes du souffrir, sur deux axes, qui s'avéreront plus loin être orthogonaux. Le premier est celui du rapport *soi-autrui* ; comment, dans ces signes, le souffrir se donne conjointement comme altération du rapport à soi et du rapport à autrui. Le second axe est celui de l'*agir-pâtir*. Je m'explique : on peut adopter comme hypothèse de travail que la souffrance consiste dans la diminution de la puissance d'agir. L'accent spinoziste de cette définition ne nous engage dans aucune allégeance philosophique exclusive. Elle met l'accent sur le fait que seuls des agissants peuvent être aussi des souffrants (il m'arrive souvent de dire : les hommes agissants et souffrants…), d'où l'axe agir-pâtir. Nous chercherons successivement les signes

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

de cette diminution dans les registres de la parole, de l'action proprement dite, du récit, de l'estime de soi ; ceci, dans la mesure où l'on peut tenir ces registres pour des niveaux de la puissance et de l'impuissance. Comme on verra, l'axe de l'agir-pâtir recoupe perpendiculairement l'axe soi-autrui.

Ces deux pistes seront explorées dans les deux premières parties de mon rapport.

Je réserverai pour une troisième partie, trop brève, la question du sens, immanquablement posée par la souffrance. On pourrait parler d'un troisième axe, transversal en quelque sorte, où la souffrance s'avère distendue entre la stupeur muette et l'interrogation la plus véhémente : pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi mon enfant ? À l'horizon se profile la question redoutable de savoir ce que la souffrance donne à penser, si même elle instruit, comme le veut Eschyle terminant son Agamemnon par le conseil du coryphée : *pathei mathos*, par le souffrir, apprendre. Mais apprendre quoi ?

I – Axe soi-autrui

C'est d'abord à un paradoxe que nous semblons confrontés. D'un côté, le soi paraît intensifié dans le sentiment vif d'exister, ou mieux dans

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

le sentiment d'exister à vif. « Je souffre - je suis » ; point de *ergo*, comme dans le fameux *cogito ergo sum*. L'immédiateté paraît irrémédiable ; pas de place pour quelque « doute méthodique » cartésien. Réduit au soi souffrant, je suis plaie vive.

Ce repli est encore amplifié par le suspens de la dimension représentative ; alors que je pense « quelque chose », je souffre absolument. Nous pourrions développer ce point en prenant appui sur la distinction freudienne entre la représentation et l'affect. Restant au plan phénoménologique, on peut dire ceci : ce qui est atteint dans le souffrir, c'est l'intentionnalité *visant* quelque chose, autre chose que soi ; de là l'effacement du monde comme horizon de représentation ; ou pour le dire autrement, le monde apparaît non plus comme habitable mais comme dépeuplé. C'est ainsi que le soi s'apparaît rejeté sur lui-même. D'un autre côté, il n'est pas faux de diagnostiquer une intensification d'un genre spécial du rapport à autrui ; cela se passe sur le mode négatif, à la façon d'une crise de l'altérité qu'on peut résumer par le terme de séparation. Esquissons quelques figures de la séparation dans la souffrance.

a) Au plus bas degré s'impose l'expérience vive de l'insubstituable ; autre que tout autre, le souffrant est unique.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

b) Au degré suivant s'esquisse l'expérience vive de l'incommunicable ; l'autre ne peut ni me comprendre, ni m'aider ; entre lui et moi, la barrière est infranchissable : solitude du souffrir…

c) À un degré de stridence plus intense, l'autre s'annonce comme mon ennemi, celui qui me fait souffrir (insultes, médisance…) ; un excursus s'imposerait ici sur le thème de la famille comme concentré d'hostilité, dans lequel le complexe d'Œdipe n'occuperait pas toute la place !… Blessure du souffrir.

d) Enfin, au plus haut degré de virulence, se déchaîne le sentiment fantasmé d'être élu pour la souffrance. On parlerait de cette malédiction comme d'une élection à l'envers ; c'est de là que surgit la question : pourquoi moi ? Pourquoi mon enfant ? Enfer du souffrir.

On ne saurait quitter l'axe soi-autrui sans avoir dit un mot du phénomène de la souffrance que l'on s'inflige à soi-même. La sémiologie du couple rapport à soi-rapport à l'autre en sort à la fois enrichie et brouillée, au point que seule la clinique peut s'avancer plus loin que la phénoménologie lorsqu'elle porte au jour (je cite Jean-Jacques Kress) « cette capacité des forces de la psyché de s'exercer contre elle-même et de travailler à produire sa propre souffrance ». Immense est l'empire

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

du : se faire souffrir. On ne saurait manquer d'évoquer ici *Deuil et Mélancolie* de Freud, où l'on voit la perte de l'objet d'amour susciter l'acharnement sur soi d'un sujet incapable de lâcher prise. Mais si la phénoménologie reste ici très en retrait, tant ce jeu de forces est caché, elle peut en revanche montrer, dans la zone plus éclairée de la conscience, des phénomènes patents relevant du « se faire souffrir » : je les ferai paraître plus loin, sur le deuxième axe, au niveau de l'estime de soi.

II – Axe agir-pâtir

Si l'on adopte pour critère du souffrir la diminution de la puissance d'agir, il est possible de concevoir une typologie du souffrir qui se réglerait sur celle de l'agir. Je propose pour celle-ci la grille de lecture que j'ai déjà mise à l'épreuve dans *Soi-même comme un Autre*. Dans cet ouvrage, je distingue quatre niveaux d'efficience : celui de la parole, celui du faire au sens limité du terme, celui de la narration, enfin celui de l'imputation morale. Y correspondraient du côté du souffrir toutes les blessures qui affectent tour à tour le pouvoir dire, le pouvoir faire, le pouvoir (se) raconter, le pouvoir de s'estimer soi-même comme agent moral. Et

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

comme, à chacun de ces niveaux, se rejoue le paradoxe précédent du soi intensifié et du soi séparé de l'autre, on obtient ainsi une matrice à double entrée, construite sur les deux axes orthogonaux que l'on a dits.

Je commence par l'*impuissance à dire*, parce que, comme il l'a été souligné dès le début de la sémiologie du souffrir, alors que la douleur a son lieu dans le corps entier, le souffrir se somatise de façon élective au niveau de la mimique et plus particulièrement dans l'espace du visage ; ainsi son expression se replie-t-elle sur le cri et les larmes. Une déchirure s'ouvre entre le vouloir dire et l'impuissance à dire. Et c'est dans cette faille que le vouloir dire se forge néanmoins le chemin de la plainte (je renvoie à cet égard au beau texte de Jean-Jacques Kress sur « L'efficacité de la plainte »). La plainte est à la fois exhalée de soi, arrachée du fond du corps, et adressée à l'autre comme demande, comme appel à l'aide. Par-là se marque la différence avec la douleur, qui bien souvent reste enfermée dans le silence des organes.

Quant à l'*impuissance à faire*, l'écart entre vouloir et pouvoir d'où elle procède est d'abord commun à la douleur et à la souffrance, ce qui explique le recouvrement partiel de leurs deux champs. Mais, comme le sens ancien du mot souffrir le rappelle,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

souffrir signifie d'abord *endurer*. Un degré minime d'agir s'incorpore ainsi à la passivité du souffrir.

Replaçons maintenant cet endurer sur l'axe soi-autrui. Ce qu'on observe d'abord, c'est le redoublement de l'extrême passivité d'un sujet rejeté sur lui-même par la perte du pouvoir-*sur*… Il faut rappeler ici qu'un agissant n'a pas seulement en face de lui d'autres agissants, mais des patients qui subissent son action. C'est ce rapport qui se trouve inversé dans l'expérience d'être au pouvoir de…, à la merci de…, livré à l'autre. Ce sentiment peut se glisser jusque dans les relations d'aide et de soin. Souffrir, c'est alors se sentir victime de… Ce sentiment se trouve à son tour exacerbé par les effets de la violence subie, que celle-ci soit physique ou symbolique, réelle ou fantasmée. La souffrance marque ainsi la crise la plus aiguë de ce que Habermas appelle l'agir communicationnel, à la façon d'une excommunication, au sens le plus fort du mot, d'une exclusion à la fois des rapports de force et des rapports de symbolisation.

Nous en venons à la troisième modalité du souffrir. Elle consiste dans les atteintes portées à la *fonction du récit* dans la constitution de l'identité personnelle. Rappelons-le : une vie, c'est l'histoire de cette vie, en quête de narration. Se comprendre soi-même, c'est être capable de raconter sur

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

soi-même des histoires à la fois intelligibles et acceptables, surtout acceptables.

Les désastres du raconter s'étalent sur l'axe soi-autrui. La souffrance y apparaît comme rupture du fil narratif, à l'issue d'une concentration extrême, d'une focalisation ponctuelle, sur l'instant. L'instant, il faut le souligner, est autre chose que le présent, si magnifiquement décrit par Augustin dans les *Confessions* : alors que le présent se nourrit de la dialectique entre la mémoire (qu'il appelle le présent du passé), l'attente (ou présent du futur), l'attention (ou présent du présent), l'instant est arraché à cette dialectique du triple présent, il n'est plus qu'interruption du temps, rupture de la durée ; c'est par là que toutes les connexions narratives se trouvent altérées. Mais le rapport à autrui n'est pas moins altéré que l'impuissance à raconter et à se raconter, dans la mesure où l'histoire de chacun est enchevêtrée dans l'histoire des autres, comme il a été dit par Reinhart Koselleck dans un livre intitulé précisément *Enchevêtré dans des histoires* ; c'est ainsi que notre histoire devient un segment de l'histoire des autres. C'est ce tissu inter-narratif, si l'on peut dire, qui est déchiré dans la souffrance. On en fait l'expérience lorsque l'on est confronté à certaines formes de confusion mentale, où tous les repères d'une temporalité commune, avec ses horizons de

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

passé et de futur, sont brouillés. La souffrance de l'interlocuteur n'est alors pas moindre que celle du patient. En ce sens, on pourrait risquer le mot d'*inénarrable* pour exprimer cette impuissance à raconter.

Notons en passant que cette analyse phénoménologique côtoie certaines découvertes de Freud : au début de sa carrière, il décrit le névrotique comme « souffrant de réminiscences » ; beaucoup plus tard, il oppose le travail de remémoration à la résistance que lui oppose la répétition du symptôme ; qu'on puisse ou non l'attribuer à la pulsion de mort, cette impuissance à passer de la répétition à la remémoration souligne la gravité de ce qui nous est apparu comme désastre du narratif, et qui affecte également le plan personnel et le plan interpersonnel.

Il me reste à dire quelques mots sur *l'impuissance à s'estimer soi-même*. Je tiens l'estime de soi pour le seuil éthique de l'agir humain. Je m'estime en tant qu'être capable d'estimer les choses, c'est-à-dire de préférer une chose à l'autre, en vertu de raisons d'agir et en fonction de jugements portant sur le bon et le mauvais. On peut parler ici d'un mouvement de réflexion allant de l'estime de quelque chose à l'estime de soi (je rejoins ici Jean-Jacques Kress parlant « de la personne humaine

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

en tant qu'il lui est reconnu ce qui lui est le plus propre ; sa dignité ». Et il ajoute : « l'aptitude à la souffrance fait partie intégrante de cette dignité ». Plus loin, il évoque encore « le sujet, sa dignité et sa souffrance »).

Si nous projetons cette remarque initiale sur l'axe soi-autrui, en y ajoutant le thème de la souffrance infligée à « soi-même comme un autre », c'est d'abord dans le rapport à soi, la tendance à la mésestime de soi, à la culpabilisation, qui occupe l'avant-scène. C'est en particulier à l'occasion de la perte d'un être cher que l'on est porté à se dire à soi-même : je dois bien être puni pour quelque chose. Ici le psychiatre nous met en garde contre l'incitation à entrer dans ce labyrinthe infernal, auquel se trouve exposé le témoin de cet exorcisme exercé contre soi-même. La parole de réconfort qui s'impose ici est de dire : « non, vous n'êtes pas coupable ; précisément vous souffrez ; et c'est autre chose ». Car, après tout, quand la mésestime de soi est poussée jusqu'à cet extrême, elle ne fait que ratifier la vision que le bourreau a de l'humanité. Quel est en effet le but poursuivi par le bourreau à travers la torture ? Les médecins qui ont eu affaire à des victimes de la torture nous le disent : en faisant souffrir, le bourreau vise au-delà de la mort de l'autre, son humiliation, par le canal du jugement

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

de condamnation que la victime est poussée à exercer à l'encontre d'elle-même ; ces mêmes médecins nous parlent de la honte qui colle, si l'on peut dire, à l'âme de ces humiliés. On recroise ici ce qui a été dit plus haut sur la difficulté à dire, à raconter, à intégrer ces épisodes de violence subie à une histoire acceptable. On atteint, il est vrai, un point limite lorsqu'il n'y a même plus de place pour la condamnation de soi ; c'est cet extrême que Jean-Jacques Kress évoque à propos du trouble psychique de *dissociation* ; et je partage son embarras devant « l'horreur que suscite cette pensée : puisqu'il existe des humains qui ne sont plus des personnes pour souffrir leur souffrance, sont-ils encore des humains ? » On semble ici être sorti de la sphère où il peut y avoir estime ou mésestime, par passage à la limite de l'impuissance à s'estimer soi-même…

Sur l'autre versant, celui de l'altérité, la perte de l'estime de soi peut être ressentie comme un vol ou un viol exercé par l'autre ; la nosographie du délire proposée par Jean-Jacques Kress fait apparaître la part des interprétations greffées sur le thème de l'accusation. Mais, dans la réalité d'un monde violent, chacun peut être amené à souffrir du faire-souffrir, réel ou fantasmé, manigancé par les « méchants ». En ce point, la plainte évoquée plus haut dépasse le simple gémissement et s'articule en

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

plainte *de*…, en plainte *contre*… (J'évoque à cette occasion le sentiment de scandale que j'éprouvais jadis à la lecture des *Psaumes* de David où s'exhale si fréquemment la plainte contre des « ennemis » qui vous bafouent, vous calomnient, vous ridiculisent. Je serais porté aujourd'hui à rendre justice à ces textes, peut-être parfois délirants, mais qui donnent la parole à l'expérience trop souvent refoulée de la victimisation ; il y a peut-être quelque chose non seulement de véridique, mais de libératoire dans le cri de ces aveux : sans reproche exprimé, y aurait-il encore place pour le pardon ?) Cette manière qu'a la plainte de friser le délire témoigne peut-être de la nature profonde de la récrimination, oscillant sur le seuil invisible entre la dénonciation du mal et le délire de persécution.

À l'intersection entre le rapport à soi, intensifié par la culpabilité, et le rapport à autrui, altéré par le délire de persécution, se profile le visage terrifiant d'une souffrance que quelqu'un s'inflige à soi-même au niveau même de sa propre estime. Le psychiatre a sans doute ici beaucoup plus à dire que le phénoménologue. Toutefois, les deux se rencontrent sur le terrain de ce qu'on appelait autrefois les « passions de l'âme », cette zone intermédiaire où le *pathos* voisine au pathologique (nous avons appris chez Canguilhem l'art d'éclairer l'un par

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

l'autre le normal et le pathologique). Il est vrai qu'on n'écrit plus aujourd'hui de Traités des passions, comme c'était le cas chez les Anciens, chez les médiévaux ou chez les classiques (on songe ici à Descartes et Spinoza). C'est pourquoi une lecture croisée des passions, où psychiatres et phénoménologues mettraient en commun leurs lumières, serait peut-être susceptible de redonner vie au sujet (à ce propos, l'expression allemande *Leidenschaft* donne beaucoup à penser : je me suis demandé en particulier si Freud n'avait pas évité ce terme à cause de la grande tradition romantique qui en fait l'usage que l'on sait ; son scientisme lui conseillait de garder le mot *Schmerz*, quitte à le préciser par *Seelenschmerz*). Quoi qu'il en soit, les passions offrent une illustration saisissante du « se faire souffrir soi-même ». En effet, à la différence des émotions, qui vont et viennent, des pulsions qui s'investissent dans des objets variables d'amour et de haine, les passions consistent en des investissements du désir dans des objets érigés en absolu ; elles présentent ainsi un caractère de démesure, d'*hybris*, que complète le processus de cristallisation si bien décrit par Stendhal. En mettant son tout dans un objet, le passionné se place dans la situation où la perte de l'objet devient perte totale. Le passionné souffre deux fois : une première fois,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

de viser ce qui est hors de son atteinte et dont le prix à payer en jouissances sacrifiées, au bénéfice d'une seule chose désirée, peut être incalculable ; une deuxième fois, de manquer inéluctablement son but : à cet égard, on ne souffre pas moins de la désillusion que de l'illusion. La description phénoménologique recoupe ici toute la problématique psychanalytique de l'objet perdu, dont Freud fait la théorie dans l'essai fameux intitulé *Deuil et Mélancolie*.

Je propose l'examen rapide de deux passions où la souffrance infligée à soi-même bénéficie encore, si j'ose dire, d'une certaine clarté ou, dirait-on mieux, d'une certaine lucidité : l'envie et la vengeance. L'envie est un affect qui a vivement intéressé les fondateurs de l'économie politique à la suite d'Adam Smith ainsi que des théoriciens modernes de la justice comme Rawls. *Le Robert* la définit en ces termes : « sentiment de tristesse [on retrouve l'*acédie* évoquée par Jean-Jacques Kress], d'irritation et de haine contre qui possède un bien qu'on n'a pas » ; et encore : « se tourmenter de la bonne fortune de son pareil ». Ce n'est plus seulement à Adam Smith que l'on pense, mais à René Girard et à sa notion de mimétisme : je souffre de ne pas avoir ce que l'autre a, parce que c'est l'autre qui l'a, et pas moi. Quant à la vengeance,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

elle consiste, dit encore *Le Robert*, à « se dédommager par soi-même d'une offense (réelle ou présumée) en punissant son auteur » ; cette conduite du justicier se substituant aux juges est éminemment régressive, comme en témoigne la tragédie des Atrides ; le droit, apprend-on dans la tragédie d'Oreste, n'avance que quand la Cité dépouille les individus de leur prétention à prendre sur eux-mêmes l'exercice de la punition ; la vengeance est alors une réappropriation de la punition par les individus, comme si ceux-ci étaient les maîtres de la réparation à soi-même. Bien entendu, la clinique rencontre des figures plus inquiétantes, voire plus terrifiantes, de tels justiciers devenus persécuteurs-persécutés. On voit là comment la phénoménologie, renouant avec les Traités des passions, peut s'avancer jusqu'au seuil de la nosographie des psychiatres.

III – Ce que la souffrance donne à penser

Le thème que je place sous ce titre est à prendre avec la plus grande précaution. C'est ici que nous attendent les pièges du moralisme et aussi du dolorisme, dès lors que l'on tente d'ériger la souffrance en sacrifice tenu pour méritoire. C'est là un

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

chemin que l'on peut adopter pour soi-même, mais ce n'est pas une voie que l'on puisse enseigner. Et pourtant, à suivre les Tragiques grecs, la souffrance « enseigne ». Mais quoi ? On ne peut chercher à le dire qu'en procédant avec beaucoup de modestie et surtout de respect de la souffrance. Je me bornerai à deux remarques, l'une sur l'axe de la réflexion sur soi, l'autre sur celui de la relation à autrui.

Sur le premier versant, je dirai ceci : *la souffrance interroge*. L'interrogation, en effet, est familière à la plainte : jusqu'à quand ? pourquoi moi ? pourquoi mon enfant ? Ces questions ne s'inscrivent plus dans un cadre d'explication, serait-ce celui d'une économie libidinale, mais dans la perspective d'une demande de justification. (Je n'oublie pas en ce moment mon maître Nabert et son *Essai sur le mal*. J'exprime aussi ma dette à l'égard de Jérôme Porée dans son ouvrage, encore inédit, intitulé *La Philosophie à l'épreuve du mal*.)

Le temps du souffrir

La question de la souffrance revêt une dimension éthique et philosophique dès lors que se rencontrent, dans le même affect, la passivité du souffrir, subi, voire infligé par autrui, et une demande de sens. On est là un peu au-delà de la caractérisation

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

initiale du souffrir comme *cogito* absolu, *cogito* sans *cogitatum*. Je souffre, sans qu'il y ait un « quelque chose » que je souffre ; si la souffrance est d'une certaine façon sans « objet », elle n'est pas sans « pourquoi ? ». Elle n'est pas seulement ressentie, mais jugée comme une figure du mal. Ce qui demande justification, c'est, d'une part, le sentiment que la souffrance ne se borne pas à être, mais qu'elle est en excès ; souffrir, c'est souffrir trop ; c'est, d'autre part, le sentiment que tout mal n'est pas mal de faute, mal « moral » (c'est, encore une fois, sur le chemin de cette question qu'il faut aider l'autre qui souffre à s'engager), mais, au sens de Leibniz, mal « physique », c'est-à-dire existant dans la « nature », sans avoir sa justification dans l'ordre moral ; autrement dit, il faut désintriquer l'être-victime de l'être-coupable. On ne peut manquer ici d'évoquer la discussion du Livre de Job : si la cause de ce héros biblique a acquis la valeur paradigmatique que l'on sait, c'est qu'il met en pièces tout le système de pensée - la fameuse théorie de la rétribution - d'où sont sorties les théodicées visant à justifier toute souffrance comme valant punition, *pœna* ; au terme de ce démantèlement, le *mal subi* se révèle irréductible au *mal commis*. Victime, mais non coupable, proclame Job. Et pourtant, si nous appelons mal - mal subi, mais néanmoins mal - la

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

souffrance, c'est qu'elle partage avec la faute le fait de se présenter comme quelque chose qui est mais ne devrait pas être. Le moment philosophiquement significatif consiste dans ce nœud de l'être et du devoir-être, au cœur même de l'affect du souffrir (Jérôme Porée). C'est ainsi que la souffrance porte toute douleur au seuil de l'axiologie : elle est, mais ne mérite pas d'être. D'où la question : pourquoi ce qui ne devrait pas être existe-t-il ? La question morale se fait ici question métaphysique.

Sur le second versant, je dirai ceci : *la souffrance appelle*. Le paradoxe du rapport à autrui est là, mis à nu : d'un côté, c'est moi qui souffre et pas l'autre : nos places sont insubstituables ; peut-être même suis-je « choisi » pour souffrir, selon le fantasme de l'enfer personnel ; de l'autre côté, malgré tout, en dépit de la séparation, la souffrance exhalée dans la plainte est appel à l'autre, demande d'aide - demande peut-être impossible à combler d'un souffrir-avec sans réserve ; une telle compassion est sans doute ce que l'on ne saurait donner. Je rejoins ici les notations de Jean-Jacques Kress concernant l'exigence de « parcimonie ». La parcimonie peut être une règle que l'on s'impose en tant que soignant, mais c'est aussi une limite dont on souffre soi-même, dans le sentiment de ne pouvoir répondre effectivement à ce qu'on vient d'appeler un

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

souffrir-avec sans réserve. La souffrance marque ici la limite du donner-recevoir. Néanmoins demeure, comme une timide espérance, la conviction risquée, et peut-être insensée, que le monde pourrait être amélioré par ce que Jan Patočka appelait dans ses derniers écrits la « solidarité des ébranlés »…

Quoi qu'il en soit de la solution de ces énigmes, une humeur est interdite aux phénoménologues comme aux psychiatres, à savoir l'optimisme que quelqu'un a défini un jour comme la caricature d'une espérance qui n'aurait pas connu les larmes.

On retrouve pour finir le sens premier du souffrir, à savoir endurer, c'est-à-dire persévérer dans le désir d'être et l'effort pour exister *en dépit de*… C'est ce « en dépit de… » qui dessine la dernière frontière entre la douleur et la souffrance, lors même qu'elles habitent le même corps.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 09/12/2019 13:00 - © Presses Universitaires de France